Le Méridional
La France

20e An. N°6.139
SAMEDI 8 JUIN 1963
St Médard
Demain : Trinité

0F25

GRAND QUOTIDIEN D'INFORMATION INDEPENDANT
15, Cours Honoré-d'Estienne-d'Orves - MARSEILLE (1er)
Tél : 33-93-11 - 97-15 - 96-11 (17 lignes groupées)
C.C.P. 1061-38, Marseille
ABONNEMENT. — Semaine seulement : 1 an : 65,50 F. ; 6 mois : 35 F. ; 3 mois : 18 F.
Avec le N° du dimanche : 1 an : 78 F. ; 6 mois : 40 F. ; 3 mois : 21 F. — Changement d'adresse : 0,50 F.

Les commentaires sont libres. Les faits sont sacrés.

La publicité est reçue à l'Agence Havas à Marseille : 20, la Canebière - A Paris : 62, rue de Richelieu et dans toutes ses succursales

ARDECHE -:- BASSES - ALPES -:- HAUTES - ALPES -:- BOUCHES-DU-RHONE -:- DROME -:- GARD -:- LOZERE -:- VAR -:- VAUCLUSE

LE DRAME DE LA FOUSSOUBIE

3 spéléos sauvés - 2 morts

Jean Dupont et Bernard Raffi emportés par la crue

L'une des digues établies menaçant de s'écrouler les recherches pour retrouver le corps de l'un des disparus ont été abandonnées

Lire en page 10 les comptes rendus de nos envoyés spéciaux A MAUBON et J. TOURE

8 h. 25 : Emile Cheilletz vient de faire surface. Personne n'en croit ses yeux.

(Photos de notre envoyé spécial Pierre Domenech)

8 h. 30 : Jacques Delacour apparaît, il est suivi quelques instants plus tard d'Alain Besacier.

MAUBON A. et TOURE J.
(Photos DOMENECH Pierre)
Le Méridional
(samedi 8 juin 1963)
p.1, 2 et 10

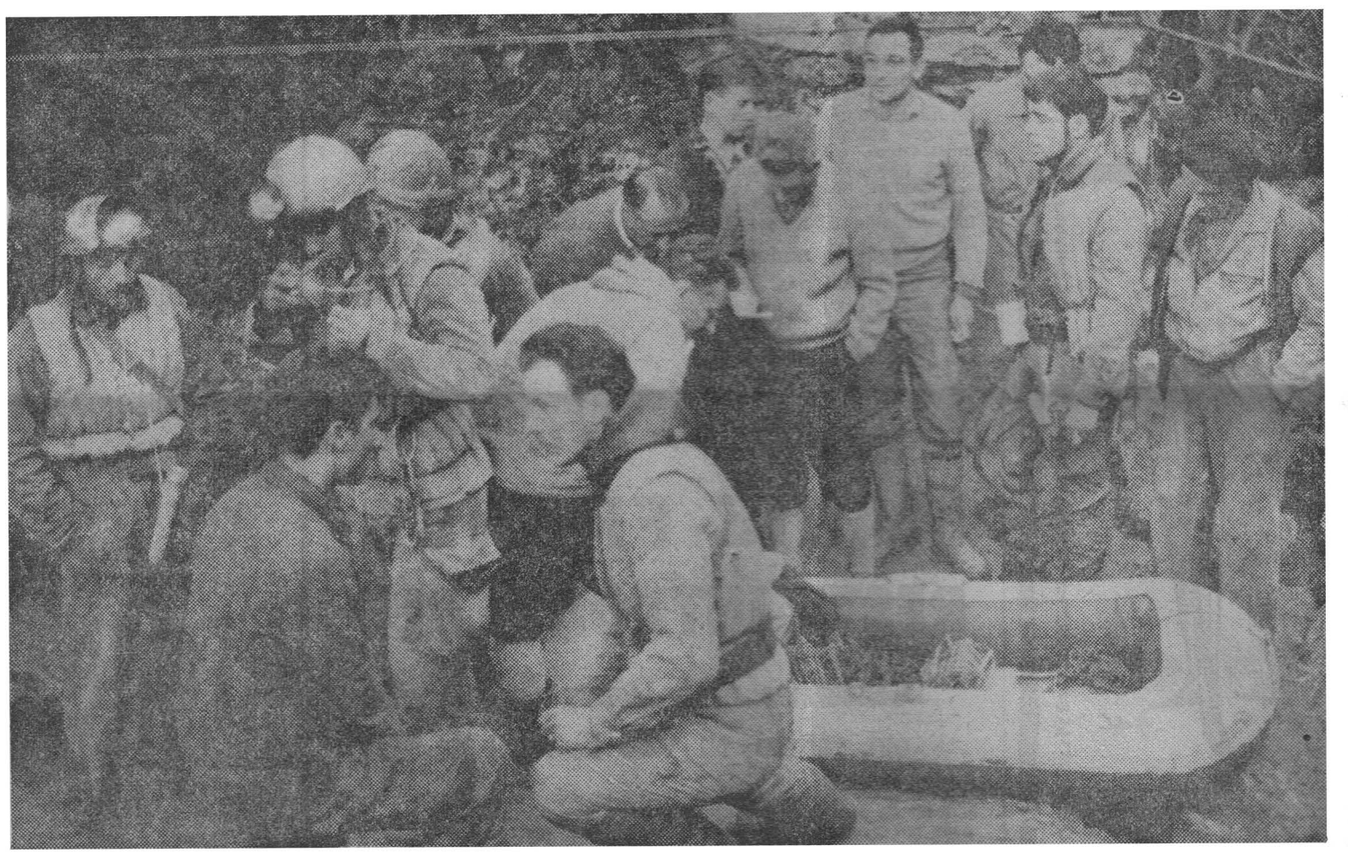
(Collections MARTI André - SERRET Patrick)

Le drame de la Foussoubie.
3 spéléos sauvés - 2 morts
Jean Dupont et Bernard Raffi emportés par la crue.

Le drame de la Goule Fonsoubie.

Le drame de la Goule Foussoubie.

Le drame de la Goule Fonsoubie



Une des équipes de sauveteurs prend un moment de repos

Alors même que le drame de la Coule de Foussoubie — à Labastide de Virac — vient d'attirer l'attention sur la spéléologie, particulièrement intéressant nous semble être ce compte rendu d'activité de la Société de Spéléogie et de Préhistoire du Gard et de l'Ardèche que nous ctransmet notre collaborateur Henri Soulerin.

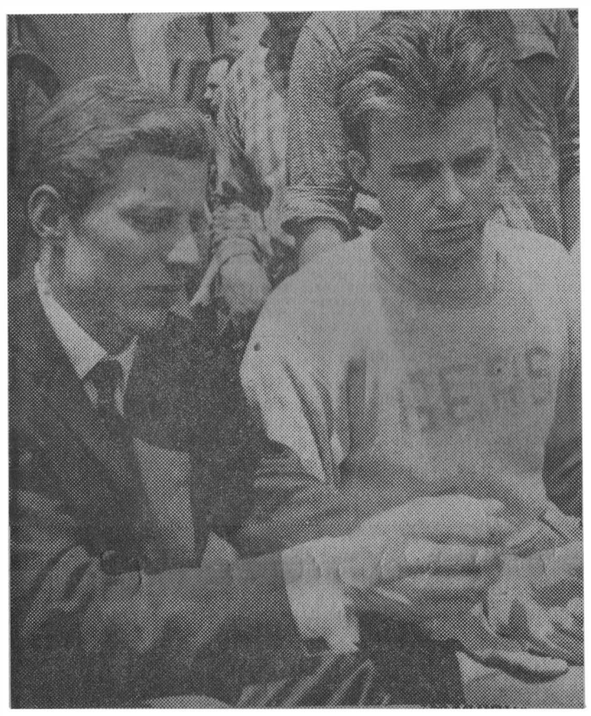
[Encart p.2]
dans SOULERIN Henri
La dynamique société de spéléologie et de préhistoire du Gard et de l'Ardèche dans sa douzième année d'existence.

Le drame de la Goule Foussoubie

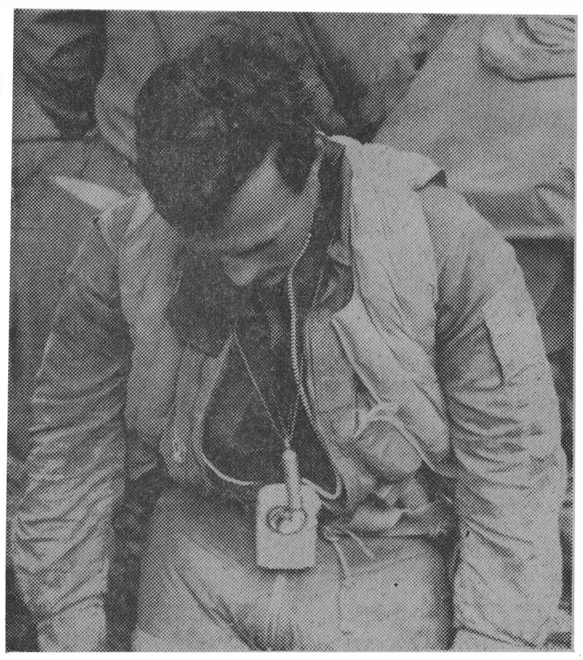
Les sauveteurs ont abandonné les recherches. Seul au bord du gouffre, M. Raffy appelle Bernard... Bernard.

Alain Besacier et Jacques Delacour sont soignés par les sauveteurs, sous une tente dressée à quelques mètres du gouffre.

La mère de Bernard Raffy vient d'apprendre l'affreuse nouvelle. Son fils Bernard est porté disparu... mais il n'y a plus d'espoir.



A gauche, complètement transformé, Emile Cheilletz, le premier rescapé, est revenu sur les lieux et raconte son odyssée à l'un de ses camarades.



Ami des disparus, il vient d'apprendre la terrible nouvelle, ses camarades Bernard Raffy et Jean Dupont ne reviendront pas.

« Ils sont là ! » Le cri a jailli du fond de la Goule. On ne peut pas traduire ce qu'il contient d'intense émotion. Quelqu'un l'a repris d'une voie étranglée. Et voici qu'en surface, dans cette prairie transformée en bourbier, trois cents personnes se sont figées, les larmes aux yeux. Les uns et les autres en pleureraient de joie, comme des gosses. On avait retrouvé les trois spéléologues lyonnais prisonniers du gouffre depuis lundi.

La nouvelle court à travers le camp, va de bouche en bouche jusqu'à la route. Là où depuis la veille des bulldozers affouillent les champs pour construire la digue de la dernière chance. L'opération « castors ».

On s'agite, on court vers l'entrée du gouffre. Une rumeur joyeuse grandit, s'enfle, puis s'éteint. Un silence brutal, étrange. L'explication n'en tarde guère : « Ils ne sont pas tous là ! ». Il en manque deux : Bernard Raffy et Jean Dupont.

LE TERRIBLE DEFI D'UN RUISSEAU

« C'est égal ! On n'a tout de même pas travaillé pour rien ! ». La réflexion vient d'un groupe de sauveteurs. Elle est empreinte d'amertume. On souhaitait tant les sauver tous. Les deux ruisseaux qui se jettent dans cette goule de Foussoubie étaient endigués. Les conseils des Ponts et Chaussées avaient fait merveille.

Une rude tâche quand même. Elle avait demandé beaucoup plus d'heures que l'on en escomptait. On espérait en terminer à minuit. A l'aube l'eau coulait encore. Par la faute d'un ruisseau dissimulé dans les herbes de la prairie, un fossé qu'on enjambe aisément d'un pas. On l'a sous - estimé. L'eau s'infiltre déjouant les digues de terre. Rien ne peut l'arrêter.

Le concours de toutes les pompes disponibles est tout juste suffisant. Jusqu'à la dernière minute on étale seulement, à la limite de la sécurité. Il en faudrait peu pour que les digues aménagées sur le cours du ruisseau se rompent, libérant autant d'étangs.

La menace est si précise au début de l'après-midi, orageux de surcroît, que M. le préfet Hosteing décide de suspendre l'exploration de la goule. Les spéléologues partis à la recherche de leurs camarades, reçoivent l'ordre formel de remonter. Malgré leur peine ils ne peuvent passer outre. Deux proies, c'est déjà beaucoup trop pour la goule de Foussoubie.

L'IMPOSSIBLE PARI

La nuit avait été longue, glacée, une brume humide, désagréable, encrasse l'aube de ce vendredi. A l'entrée de la goule des « spéléos » préparent l'équipement de la première équipe de secours, celle qui va descendre dès que la rivière sera asséchée. Des échelles, des cordes, des lampes, des vivres.

Les heures interminables s'égrennent. L'eau n'en finit plus de couler. Il semble que l'on ne l'arrêtera jamais. Pourtant il faudrait faire vite. Chaque heure qui passe limite le temps d'exploration, car le beau temps qui s'intalle enfin sur la région sera de brève durée. La météo prévoit des orages pour la soirée.

Allongés tout équipés sur des lits de camp, quatre spéléos, l'équipe de pointe, attendent le feu vert. Rongés d'impatience, ils ne trouvent en fait aucun repos. A huit heures on vient leur annoncer que « ceux du barrage leur demandent une heure encore de répit.

SURPRIS PAR LA CRUE

Deux des « spéléos » n'y tiennent plus. Ils décident de pousser une pointe de reconnaissance dans la galerie. Ils promettent : « Pas plus d'une vingtaine de mètres. Jusqu'à ce canot pneumatique accroché tout au fond, à portée du regard, et que la décrue vient de libérer. Peut-être, si les conditions de sécurité sont suffisantes pousseront-ils jusqu'au premier puits.

C'est alors que, dix minutes plus tard se réalise l'impossible pari. C'est ce cri qui jaillit de l'abîme : « Ils sont là ! ». Une nouvelle stupéfiante. On n'y croyait plus. Pourquoi le taire ? Chacun, au fond se mentait à soi-même.

Trois sont là en effet, et de surcroît en bonne condition physique : Emile Cheilletz, Jacques Delacour et Alain Besacier. C'est incroyable. Ils sont à peine mouillés. Et ils ont eu assez de forces, aidés seulement dans les passages difficiles pour regagner l'air libre par leurs propres moyens.

Terrés au fond d'une galerie, la seule que l'eau ne pouvait envahir, ils avaient attendu la décrue pour reprendre leur avance interrompue dans la matinée de lundi. Quelques dizaines de mètres encore et ils seraient apparus à l'orifice de la goule, sous les yeux médusés des sauveteurs.

Emile Cheilletz, le benjamin du groupe raconte :

« Lundi matin, nous avons levé le camp à 7 heures. Alertés par la pluie qui tombait en abondance, nous avons décidé de gagner l'entrée. Nous avons commencé à progresser mais, brusquement, les eaux ont grossi et, pour passer le siphon, nous avons du plonger et continuer à la nage. Le flot montait de minute en minute et chaque chute d'eau fut transformée à vue d'œil en cataracte. Nous avons failli revenir sur nos pas mais nous avons compris qu'il était impossible de faire marche arrière ».

POUR TROMPER LEUR FAIM : UN CEINTURON !

« Peu de temps après, a poursuivi le jeune rescapé, nous avons dû tendre une échelle pour franchir une faille, la tête en bas, avec appui des mains et des pieds. C'est alors que Jean Dupont a décroché. Nous l'avons vu tomber dans la cascade. Il a roulé dans l'eau et nous avons pu suivre la trace lumineuse de son casque. Nous espérions qu'il pourrait se rétablir, mais il nous était impossible de faire quoi que ce soit pour lui. Nous avons continué à progresser en varappant, dormant comme nous pouvions sur d'étroites corniches, souffrant du froid, de la faim, de nos blessures aux mains et aussi de l'obscurité, car il ne nous restait qu'une lampe que nous devions économiser.

« J'ai bien failli y rester moi-même, a ajouté Emile Cheilletz. En passant un puits, j'ai basculé et j'ai rebondi sur une corniche à 15 mètres en contrebas, puis je suis tombé encore de 5 mètres. Mais j'ai pu me relever et continuer ».

On devine quelles ressources d'énergie, ils durent déployer pour progresser ainsi, à travers tant d'obstacles ! Ils n'avaient plus de vivres. « Nous avons mangé mon ceinturon pour subsister de lundi à jeudi matin » révèle Emile Cheilletz. Jeudi ils allaient recueillir quinze de ces bidons confiés aux courants tumultueux du gouffre. De quoi manger, fumer et aussi prendre confiance. A la surface on s'occupait d'eux.

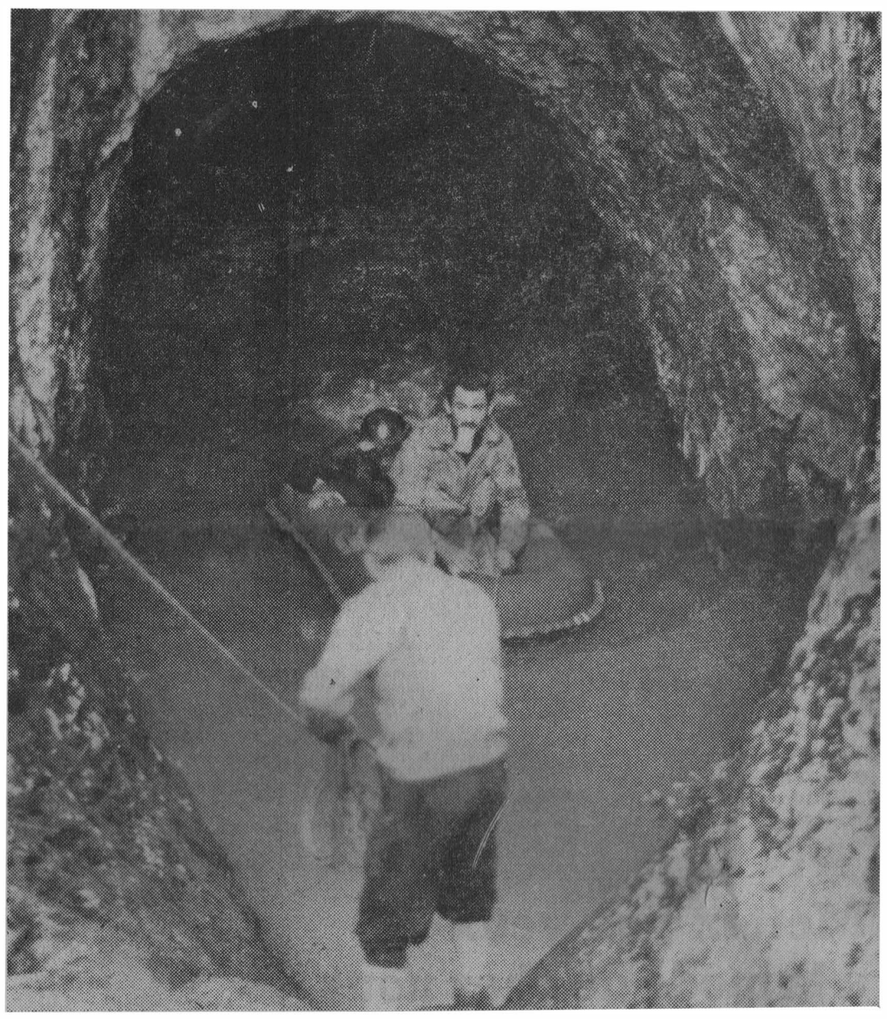
BERNARD RAFFY EMPORTE LE PREMIER

« Nous avons atteint l'entrée mercredi soir, mais une cataracte interdisait le passage et nous avons campé tous les trois sur une corniche a poursuivi le jeune homme. Hier matin, nous avons aperçu des lumières et nous nous sommes mis en position, pensant que les secours arrivaient, mais nous avons vu qu'il s'agissait de bidons. Nous en avons ramassé quinze au passage et nous en avons lâché cinq à l'intention de nos deux camarades dont nous ne savions pas ce qu'ils étaient devenus.

« Ce matin, nous avons constaté que la cataracte avait disparu. Nous rassemblions nos forces pour escalader la petite falaise qui nous barrait le chemin lorsque nous avons aperçu la lumière de Charles Schaffran qui nous rejoignait avec une échelle ».

Charles Schaffran était de ceux qui étaient décidés de ne pas attendre que le barrage projeté soit définitivement en place pour pénétrer dans le gouffre et, spéléologue expérimenté, il s'était aventuré seul pour une reconnaissance de quelques mètres.

Une ambulance les conduit tous les trois jusqu'à l'hôpital de Vallon. Quand on les interroge sur les circonstances dans lesquelles sont morts leurs deux camarades, la tristesse voile leur regard. « Nous n'avons rien pu faire pour les sauver... C'est aux environs de 10 heures, lundi, que nous avons perdu notre premier camarade, Bernard Raffy. Il paraissait fatigué et nous avons cherché une corde pour l'amarrer mais il a lâché prise et il a été entraîné par le flot ».



Alain Besacier à sa sortie du gouffre sur le canot pneumatique. Malgré le jour, il conserve sa lampe serrée entre les dents.

QUAND LES CONDITIONS METEOROLOGIQUES LE PERMETTRONT...

A 15 h., consterné, M. le préfet Hosteing, assisté de M. le sous-préfet Larfaoui, annonce que les recherches sont suspendues. Le corps de Jean Dupont a été retrouvé dans une anfractuosité. Pas question de le remonter à la surface. Cela demanderait 10 heures d'efforts. Or, l'une des digues menace de céder d'une minute à l'autre. Elle n'a tenu jusqu'à maintenant que grâce aux efforts acharnés des techniciens. D'un moment à l'autre elle peut libérer un torrent d'eau boueuse.

Le corps a été arrimé sur une corniche, à la cote — 40 ; on le remontera dès que les conditions météorologiques le permettront, dès que la goule de Fonsoubie sera naturellement asséchée. On explorera alors les galeries de l'aven, à la recherche du corps de Bernard Raffy.

Un peu plus tard, une averse s'abattait sur la région. Sans ces digues édifiées dans la nuit de jeudi à vendredi, la goule aurait gardé tous ses prisonniers. La vie n'a pas de prix, dit-on. Le sauvetage de trois des spéléologues récompense magnifiquement le dévouement de toutes les bonnes volontés, associées au Plan O. R. S. E. C., et que M. le préfet de l'Ardèche a tenu à souligner.

Dans la soirée, on brisait les digues. l'eau s'engouffre à nouveau dans la goule. A la tombée de la nuit, un couple s'éloignait, écrasé de chagrin, des bords du gouffre où, pendant tant d'heures angoissantes, l'espoir avait fixé tant de braves gens. Les parents de Bernard Raffy, eux aussi, espéraient. Ils ont espéré jusqu'à la dernière seconde...

C'est fini, épuisé, un sauveteur annonce avec tristesse qu'il faut abandonner les recherches.

Emile Cheilletz s'écroule dans les bras de ses amis.

p.10 (suite de la p.1)

MAUBON A.
et TOURE J.
(Photos DOMENECH Pierre)
Le Méridional
(samedi 8 juin 1963)

(Collections MARTI André - SERRET Patrick)

Le drame de la Goule Foussoubie.